

—Ange de ma vie, m'a-t-il dit hier, sais-tu que j'espère ?

—Est-il possible ?

—Oui, ces lotions que je te faisais adopter, sous prétexte qu'elles embellissaient le visage, n'étaient que les préparatifs d'une opération bien autrement importante.

—Laquelle ?

—Celle de la cataracte.

—Ne trembleras-tu pas ?

—Non ; ma main sera sûre, car mon cœur sera dévoué.

—Oh ! lui ai-je dit en l'embrassant, tu n'es pas un homme, toi, tu es un ange de commisération.

—Hélas ! observa-t-il, embrasse-moi encore, laisse-moi jouir de ces derniers moments d'illusion.

—Que veux-tu dire, mon ami ?

—Que bientôt, Dieu aidant, tu verras.

—Et alors ?

—Alors tu me verras tel que je suis, insignifiant et laid.

À ces paroles, il m'a semblé qu'un éclair se faisait dans ma nuit ; c'était ma pensée qui s'illuminait comme un flambeau.

—Monsieur, lui ai-je répondu en me levant, si vous ne croyez pas à mon amour, si vous supposez que, quelque soit votre visage, je ne sois pas votre esclave empressée, laissez-moi dans mon néant, dans mon chaos éternel.

Il ne m'a pas répondu, mais il m'a pressé la main.

L'opération, m'a dit ma mère, pourrait être tentée dans un mois.

Je me suis rappelée les détails que j'ai demandés sur mon époux.—Maman m'a dit qu'il était grêlé ; papa affirme qu'il a les cheveux très-clair-semés... Nicette, notre bonne, soutient qu'il est vieux.

Être grêlé, c'est être la victime d'un accident.

Être chauve, c'est un signe de puissance intellectuelle, a dit Lavater.

Mais être vieux... c'est dommage... Et puis, si la nature suivait malheureusement son cours, s'il devait mourir avant moi... j'aurais moins de temps à l'aimer.

Enfin, chère petite, si tu te rappelles les histoires du *Magasin des Enfants* que nous lisions ensemble, toi des yeux et de la voix, moi de l'esprit et du cœur, tu avoueras que je suis quelque peu dans la situation intéressante de la *Belle et la Bête*, — sans avoir la ressource du miracle de la transformation.

En attendant, prie pour moi ; car, si Dieu nous assiste, qui sait si je ne pourrais pas bientôt lire tes lettres adorées !

LETTRÉ DERNIÈRE

O mon ami ! ne regarde pas la fin de cette lettre avant d'avoir lu le

commencement... Prends la part de mes douleurs, de mes péripéties et de mes joies en suivant leur marche naturelle ..

L'opération a eu lieu... il y a quinze jours... Une main tremblante s'est posée sur mes yeux... J'ai poussé deux cris terribles, puis il m'a semblé voir le jour, la lumière, la couleur, le soleil ; puis un bandeau a été immédiatement remplacé sur mon front brûlant. Guérie ! j'étais guérie ! il ne fallait plus qu'un peu de patience et de courage, Edmond m'avait rendue aux douceurs de l'existence.

Mais, faut-il te l'avouer, j'ai fait une imprudence... J'ai désobéi à mon médecin ; il ne le saura pas ; d'ailleurs il n'y a pas de danger, aujourd'hui, même dans ma ténacité.—On m'avait apporté ma fille à embrasser, Nicette la tenait sur ses genoux ; l'enfant disait de sa voix douce : *Maman !* Je n'ai pu y tenir... j'ai soulevé mon bandeau !

—Ma fille, oh ! qu'elle est belle ! me suis-je écriée, je vois !...

Nicette a bien vite ramené le mouchoir sur mes paupières ; mais je n'étais plus seule dans l'obscurité ; ce visage de chérubin retracé par le souvenir, illuminait désormais ma nuit...

Hier ma mère est venue m'habiller : on a été longtemps à ma toilette ; j'avais une belle robe de soie, un col garni de malines, les cheveux arrangés à la *Marie Stuart*. Quant mes atours ont été complets, ma mère m'a dit :

—Ote ton bandeau.

J'ai obéi, et bien qu'un demi-jour regnât dans l'appartement, il me sembla que je n'avais jamais rien vu d'aussi beau.

Je serrai ma mère, mon père, mon enfant sur mon cœur...

—Tu as vu, dit mon père, tout le monde excepté toi-même...

—Et mon mari, m'écriai-je, où est mon mari ?

—Il se cache, dit ma mère.

Je me souvins alors de sa laideur, de sa toilette, de ses cheveux rares et de son visage labouré par une maladie épidémique...

—Pauvre et cher Edmond ! dis-je, qu'il vienne ; il est pour moi plus beau que l'Adonis.

—En attendant ton entrevue avec le seigneur et maître, reprit maman, admire-toi, regarde-toi dans la glace ; tu peu t'y mirer longtemps sans péché, si le temps perdu t'est compté.

J'obéis, un peu par complaisance, un peu par curiosité... Si j'étais laide... si on m'avait caché ma laideur comme ma pauvreté... On me conduisit à ma psyché, et je jetai une exclamation de joie car j'étais charmante à croquer avec ma taille fine, mon teint rosé et mes yeux un peu éblouis, qui semblaient deux saphirs agités.

Toutefois, je ne pouvais me voir

bien à l'aise, car la glace tremblait sans cesse et mon image, réfléchi sur sa surface brillante, avait l'air de danser de joie.

Je regardai derrière la psyché pour voir ce qui la mettait en mouvement.

Un jeune homme en sortit, un beau jeune homme aux grands yeux noirs, à la taille imposante, et dont l'habit élégant était orné de la rosette de la Légion d'honneur.

Je rougis en le voyant et en songeant que j'avais été aussi folle devant un étranger...

—Regarde donc, me dit ma mère, sans prendre garde à lui, comme tu es blanche et rose.

—Maman ! m'écriai-je.

—Mais voyez donc ces bras de duchesse allemande...

Et elle relevait sans scrupules mes manches au-dessus du coude.

—Mais, maman, dis-je, y songes-tu ? devant un étranger ?

—Un étranger ? C'est un miroir.

—Je ne parle pas de la glace, mais de ce jeune homme qui se trouvait derrière, comme un amoureux de vauville.

—Eh ! sotte, s'écria mon père, ne sois pas honteuse, c'est ton mari.

—Edmond ! m'écriai-je.

Je fis un pas pour l'embrasser.

Puis je me reculai, tant il était beau, tant j'étais honteuse !... Aveugle, j'avais aimé de confiance... c'était un nouvel amour qui faisait battre mon cœur... augmenté encore par la générosité de cet homme d'élite, qui avait fait dire partout qu'il était laid pour me consoler de mon aveuglement.

Edmond se mit à mes genoux ; maman me poussa dans ses bras en essuyant ses larmes.

—Que vous êtes belles ! me dit mon mari avec extase.

—Flatteur ! m'écriai-je en baissant les yeux.

—Non ; quand j'étais seul votre miroir, je vous l'ai toujours dit... et voyez ! mon confrère, que vous avez consulté, est du même avis que moi.

(La suite au prochain numéro.)

JOURNAL POUR TOUS

ALBUM LITTÉRAIRE.

Publié tous les Jundis à Ottawa, Ont.,

par P. NAP. BUREAU.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT :

Un an.....	\$0.50
Six mois.....	0.25
Un numéro.....	0.01

L'abonnement est strictement payable d'avance.

Toutes lettres, envois d'argent, etc., devront être adressés au soussigné.

P. NAP. BUREAU,

170 1/2 rue Sparks, Ottawa.